

Toujours sur le travail productif, Michel Zerbato donne des coups de bâton dans l'eau

Jean-Marie Harribey

2 novembre 2016

J'apprends le 8 février 2018 avec tristesse le décès de Michel Zerbato. La vivacité du débat théorique entre nous n'enlève pas l'estime que je lui portais. Au contraire. Ci-après un petit texte d'hommage en son honneur, que je place en tête des deux textes de discussion avec lui au cours des deux dernières années : celui-ci et celui qui se trouve à <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/debat-avec-zerbato.pdf>.

Une tête bien faite, une tête bien pleine et heureusement une tête de mule

Michel Zerbato est parti. Sans crier gare.

J'ai fait mes classes d'étudiant à la fac de Pessac en même temps que Michel Zerbato. Puis, pendant vingt ans nos chemins s'étaient éloignés, puisque lui avait entamé une carrière universitaire et moi j'avais commencé mon parcours de prof en lycée. Puis, pendant les vingt années suivantes, nous nous étions retrouvés côte à côte dans des enseignements communs ou en parallèle.

Et là, je retrouvai un Zerbato en acier inoxydable, un roc inébranlable dans ses convictions, assises sur une connaissance fine de l'histoire de notre discipline et de ses enjeux théoriques, épistémologiques et politiques. Les quelques-uns qui osaient encore, durant ces années où le néolibéralisme triomphait, prononcer le nom de Marx dans leur enseignement ou dans leurs recherches, ou, mieux, qui fondaient leur travail sur cet auteur maudit par ladite science économique, n'étaient pas très nombreux. Cela créait une proximité et en même temps de sévères empoignades amicales. Car il ne s'agissait plus tellement de débattre des nombreux points controversés de l'histoire tumultueuse du marxisme, mais de la prise en compte en son sein des transformations contemporaines du capitalisme, essentiellement sa crise structurelle de la fin du XX^e siècle et début XXI^e et la question écologique. On se doute de la vigueur des discussions et des empoignades, qui ne s'éteignirent pas après les départs en retraite de ceux et celles appartenant à la même génération.

Mais ces discussions mettaient davantage en lumière la contribution personnelle de Michel Zerbato à la construction de passerelles entre Marx et Keynes. D'abord, sur la mise en évidence du cycle du capital dans le processus d'accumulation. À cet égard, le détour pédagogique et théorique par le circuit fut un moment important de cet apport, concrétisé par plusieurs publications de Michel Zerbato, notamment dans les revues *Économies et sociétés*, *Économie appliquée* et *Documents pour l'enseignement économique et social*, ou bien dans l'un des livres qu'il a dirigés *Keynésianisme et sortie de crise*. Ensuite, et ce n'est un paradoxe qu'en apparence, Michel Zerbato pensait aussi un rapprochement possible entre Marx et Keynes sur le plan stratégique dès lors qu'il voyait un Keynes éradicateur de la rente financière, donc un Keynes par certains côtés anticapitaliste, c'est-à-dire voulant sauver le marché – mais pas le rentier – par l'intervention de l'État. On mesure ainsi la proximité du concept de capital fictif chez Marx avec l'illusion de la liquidité pour tous chez Keynes.

C'est impossible aujourd'hui d'imaginer sortir des contradictions d'un système en crise sans se reposer en permanence ces questions-là. Et Michel Zerbato est parti. Juste au moment où s'ouvre l'année du bicentenaire de Marx. Dis donc, Zerbato, tu l'as fait exprès ou quoi ? Je te salue.

Jean-Marie Harribey

9 février 2018

*« Tout ce qui est excessif est insignifiant. »
Talleyrand*

Avec un sens de l'humour irrésistible, Michel Zerbato s'étonne que l'on puisse continuer à débattre sur le travail productif après qu'il a administré sa parole, synonyme de vérité : « Il [c'est moi, JMH] persiste à vouloir débattre, hé bien, "des-bâtons" ! » Le

problème est que si l'on donne un coup de bâton dans l'eau, on ne provoque que des éclaboussures, et, de plus, naît l'illusion d'une force gigantesque puisque le bâton apparaît tordu dans le liquide. Tel est le résultat de la charge méprisante et insultante de mon collègue dans un nouveau texte intitulé « J-M Harribey sur le travail productif : entre incompréhension et imposture »¹, qui entend mettre à bas définitivement l'argumentation que je développe depuis longtemps et que je lui avais opposée.²

Michel Zerbato (MZ) monte en gamme dans ce nouveau texte. Je suis, écrit-il, « un imposteur, un apprenti épistémologue, un naïf, un sophiste dangereux pour le peuple » et donc « un imposteur », comme l'indique son titre. Ouf, rien que ça, qui justifie à ses yeux de me donner des coups de bâton ! Je ne me situerai pas sur le terrain de l'insulte et de l'attaque *ad hominem*. La récente actualité ayant montré l'outrance, la démesure et, finalement, le côté dérisoire des diatribes de certains économistes-idéologues de droite (Cahuc et Zylberberg) qui appellent à « éradiquer » les économistes critiques, la place était vacante pour que quelqu'un, à gauche, tienne le bâton pour taper dur sur un modeste empêcheur de penser en rond. Dommage que l'idée même d'une bastonnade ait pu naître dans un aussi brillant esprit, économiste et de surcroît humoriste, ce qui, on le sait, n'est pas si courant.

Ma réponse sera assez courte, car l'essentiel a déjà été dit. MZ tape tellement fort que tous ses bâtons se brisent. Comme la balance des arguments ne penche pas au nombre ni à la longueur des citations de Marx, je m'en tiendrai à la discussion de leur logique.

Premier coup de bâton dans l'eau

La richesse résume-t-elle toute la valeur ? Oui, répond MZ. Je réponds : non. Un seul contre-exemple suffira pour trancher. La nature est-elle de la richesse qui n'a pas de valeur ? Oui, ainsi que l'avait pressenti et exprimé Marx, dans une double direction : le travail ne crée pas toute la richesse puisqu'il en vient de la nature, et la nature ne crée pas de valeur³, ce que j'ai longuement théorisé depuis vingt-cinq ans. Mais, l'articulation du social et de l'écologie n'est pas le point fort de MZ. C'est très étonnant de sa part, lui, le théoricien de la richesse uniquement matérielle !⁴ Sa position identifiant richesse et valeur est-elle acceptable après la mise en évidence de l'« exception » naturelle ? Difficilement, car elle est, sur ce point, exactement celle des économistes néoclassiques de l'environnement qui exhument Say. À ce jour, y a-t-il en langue française une théorie réfutant l'ensemble de la construction néoclassique de l'environnement, allant de la « valeur intrinsèque de la nature » au « capital

¹ Publié par *Respublica*, n° 807, 17 mars 2016, http://www.gaucherepublicaine.org/wp-content/uploads/lettres/20160317_respublica-lettre-complete_lettre-807.htm#titre-6. Parce que je n'ai pas que ça à faire, je n'ai pris connaissance de ce texte que très tardivement, le 31 octobre 2016. Que cela me soit pardonné si ma thèse ne peut l'être.

² On trouvera les références dans « Épistémologie du travail productif, Suite du débat avec Michel Zerbato », <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/debat-avec-zerbato.pdf>.

³ « Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre la mère, comme dit William Petty. » « Le travail *n'est pas la source* de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (et c'est bien en cela que consiste la richesse matérielle !) que le travail, qui n'est lui-même que la manifestation d'une force matérielle, de la force de travail humaine. » « La terre peut exercer l'action d'un agent de la production dans la fabrication d'une valeur d'usage, d'un produit matériel, disons du blé. Mais elle n'a rien à voir avec la production de la *valeur du blé*. » K. Marx, respectivement : *Le Capital*, Livre I, dans *Œuvres*, Gallimard, La Pléiade, 1965, tome I, p. 571 ; *Critique du programme du parti ouvrier allemand*, *Œuvres*, tome I., *op. cit.*, p. 1413 ; *Le Capital*, Livre III, 1968, *Œuvres*, tome II, p. 1430.

⁴ MZ reste étrangement silencieux sur la prise en compte de la critique du capitalisme productiviste, que j'ai menée bien loin des sentiers battus de la prétendue critique écologiste dominante. On remarquera d'ailleurs que les prétendus écologistes qui ont pignon sur rue s'étouffent en constatant que je conteste leur prétention à détenir le monopole de la préoccupation écologique, sur autre une base que la leur : les « Verts » voient « rouge » quand on prononce le nom de Marx. MZ, quant à lui, s'efforce de conserver le monopole de la bonne parole de Marx.

naturel », autre que celle que j'ai formulée, à l'aide de Marx justement, sur la base de la théorie de la valeur ? Non.⁵

Mais le meilleur est à venir : « Si JMH soutient d'emblée que la valeur ne mesure qu'une partie de la richesse, c'est parce qu'il est essentiel pour lui, c'est toute sa thèse, de pouvoir ajouter à la richesse marchande, mesurée par la valeur, la richesse produite par le travail dans les services non marchands, mesurée par le revenu de ce secteur, car il sait très bien que *cette richesse n'a pas de valeur, puisque seule la richesse produite en vue de produire du capital est valeur.* » (souligné par moi). Ici, le récit de MZ est à son point d'orgue : comme il définit la valeur en soi comme exclusivement valeur pour le capital (« *seule la richesse produite en vue de produire du capital est valeur* »), sa conclusion (« *cette richesse n'a pas de valeur* ») est contenue dans son hypothèse. Irréfutable ! La leçon d'épistémologie de MZ a commencé... Et je laisse de côté le fait qu'il abandonne un instant son identification entre richesse et valeur, puisqu'auparavant il n'y avait aucun espace entre les deux, et, là, il en apparaît brusquement un, dès lors que « cette richesse » n'étant pas « valeur » est quand même quelque chose. Quoi ? Nul ne le saura.

Deuxième coup de bâton dans l'eau

MZ a bien compris que je pense que, au-delà de l'introduction de la richesse naturelle dans la richesse totale disponible pour la société, toute richesse n'est pas matérielle, ni même valeur. Un peu de théorie des ensembles permet d'établir ces distinctions.⁶ Le deuxième bâton de MZ consiste à cogner pour me faire avouer que la production de services (partant, toute production) ne détruit pas des valeurs d'usage. Et je n'avouerai pas, car cette croyance qu'il m'attribue sort tout droit de l'imagination de MZ, qui voudrait, en outre, me faire confondre consommation intermédiaire et consommation finale. L'imagination débordante de MZ l'entraîne plus loin qu'il ne le voudrait sans doute, car il écrit : « ainsi, pour JMH, l'artisan qui transforme des valeurs d'usage [...] en une autre [...] produit de la richesse. Ce qui est *indiscutable*, mais JMH "oublie" que ce faisant il en détruit aussi [...] » (souligné par moi). Or, quelques lignes plus loin, viendra le contraire : « Le travail de service de transformation de la matière hors du procès de production capitaliste ne produit ni valeur ni richesse globale supplémentaire. »⁷ On n'est même plus chez le vulgaire Say, on est remonté encore plus haut dans le temps pré-critique : on hésite, est-ce vraiment du service de transformation de la matière *hors du procès capitaliste* qu'il s'agit ou bien du service de transformation de la matière *quel que soit le secteur ou procès*, comme chez les physiocrates et Quesnay ? MZ navigue entre ces deux bords.

Troisième coup de bâton dans l'eau

Selon MZ, je comprends tellement mal les choses du réel que je me livrerais à des métonymies. Je le répète, prendre un élan gigantesque pour cogner avec un bâton fait courir le risque de perdre l'équilibre : « Comprend-il [il, c'est moi] que la mesure de la richesse par la valeur n'est pas physique mais sociale ? » C'est exactement ce que je me tue à dire, au détail près que ce n'est pas toute la richesse, ce qui va nous mener directement à la réfutation de l'identification fautive entre matière, marchandise et valeur. Mais, auparavant, preuve de mon « échec », que dire de la séparation que j'opèrerais entre travail concret et travail abstrait ? La séparation ? C'est que, entre les deux, il y a, d'un côté, le fameux « saut périlleux » de la

⁵ Aux États-Unis, un travail comparable est mené par les marxistes P. Burkett et J.B. Foster.

⁶ Voir beaucoup d'articles sur mon site (<http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/index-valeur.html> et <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/soutenabilite/index-soutenabilite.html>), dont l'essentiel est repris dans *La richesse, la valeur et l'instimable*, LLL, 2013, p. 362-365.

⁷ À la place de MZ, et pour suivre son raisonnement, j'aurais mis un « s » à « supplémentaire », mais cogner à coups de bâton demande de l'énergie qui n'est plus disponible pour autre chose.

marchandise, et, de l'autre, le saut assuré de la validation politique. La dialectique ne fournit pas nécessairement le filet au capitaliste trapéziste.

Quatrième coup de bâton dans l'eau

Ma « naïveté sublime » va jusqu'à poser la question : « Comment le capital s'auto-valorise-t-il sans qu'il y ait de valeur sociale ajoutée ? » Et MZ de répondre : « JMH ne semble pas imaginer qu'un capitaliste puisse valoriser son argent en s'appropriant une partie de la valeur produite par d'autres, c'est-à-dire que la plus-value globale puisse être redistribuée entre capitalistes individuels. » Comment appelle-t-on cela ? Un flagrant délit d'erreur méthodologique, n'est-ce pas ? J'utilise le terme générique de « capital », en tant que concept, et MZ me répond en parlant « d'un » capitaliste. MZ est trop fin épistémologue, lui, pour ne pas avoir compris cela. C'est donc qu'il me prend pour un idiot. Au stade où j'en suis selon lui, cela n'aggrave guère mon cas.

Le cas de MZ est en revanche délicat, car il me reprend encore et trébuche sous la violence des coups de bâton qu'il veut me porter : « JMH cite Marx qui explique comment le tailleur dont j'ai parlé plus haut peut être productif de valeur, et donc de plus-value, pour son employeur quand il est salarié, mais il ne comprend pas que ce travail ne produit pas de marchandises : "les services achetés ne sont-ils pas des marchandises ?" Eh bien non, la réponse est non, car ce n'est que dans l'économie vulgaire que l'on achète des services, pas chez Marx. » Pauvre Marx, à ce point malmené ! Après nous avoir expliqué l'identification entre richesse, valeur, matière et marchandise, voilà que la chaîne identitaire est rompue : patatras, il y a de la valeur sans marchandise avec le tailleur salarié ! On ne sait plus où on en est : une marchandise se définirait tantôt par sa matérialité, tantôt par le fait qu'elle pourrait être « séparée de son possesseur », ou les deux à la fois, un service ne pouvant répondre à aucun des deux critères, et on oublierait que c'est le rapport social capitaliste employeur/travailleur prolétaire qui est le seul critère de la « marchandise ».

Conclusion

Un tel débat mérite mieux que des oukases ou des insultes. Je maintiens donc l'essentiel de ma thèse.

- La valeur n'est pas réductible à la richesse puisque celle-ci la déborde de maintes façons. Et la valeur n'est pas plus réductible à la matière (puisque le capital s'est emparé de services-marchandises) qu'à la valeur marchande (puisque les services non marchands bien que monétaires sont socialement validés par décision collective et non par le marché). Je me suis attaché à distinguer l'idéal-type du capital défini par Marx au début du Livre I de son *Capital* et l'analyse des formes historiques revêtues par le capitalisme.
- Recourir, comme le fait MZ, à la matérialité du produit pour définir la marchandise et la valeur nous fait revenir au stade des années 1950 avec la sorte de « marxisme » qui dominait à l'époque. Soutenir que les deux tiers, sinon les trois quarts, du PIB sont prélevés sur le tiers ou le quart restants, relève de l'acrobatie intellectuelle. Au passage, j'ai souvent insisté sur la distinction remise au premier plan par Keynes entre le financement *ex ante* de la production et son paiement *ex post*, et que j'applique à la fois au secteur monétaire marchand et au secteur monétaire non marchand.
- La crise actuelle du capitalisme mondial est une crise de production et de réalisation de la valeur, telle qu'on la trouve chez Marx, et qui se déploie aujourd'hui en mettant à nu la difficulté de porter le taux d'exploitation de la force de travail à un point toujours plus élevé (d'où les « réformes structurelles », entre autres du « marché du travail »), et la difficulté d'aller au-delà d'un certain seuil d'exploitation de la nature (d'où la tentative de pallier cela par la marchandisation et la financiarisation de la

nature). Il s'ensuit la baisse du taux de profit qui revient tendanciellement à cause des deux contradictions jumelées, pour la première fois dans l'histoire aussi fortement.⁸

- Prétendre que théoriser le travail productif dans la sphère non marchande revient à croire « que l'on peut gérer le capitalisme autrement, le volontarisme politique pouvant neutraliser les lois économiques », d'une part, relève du procès d'intention non étayé, et, d'autre part aboutit à une référence ahurissante à l'existence de « lois économiques ». Alors là, la leçon d'épistémologie que veut m'adresser mon collègue Michel Zerbato est franchement désopilante, tellement on croit entendre « lois économiques naturelles ». Peut-être me dirait-il que ce sont les lois économiques du capitalisme et que cela tombe sous le sens. Mais cela tombe d'autant moins sous le sens que cela poserait un autre problème : n'y a-t-il donc pas d'autre économie que le capitalisme pour que l'on omette de caractériser ces fameuses « lois » ? Ce qui nous renverrait à la question de la confusion entre capitalisme, marché et monnaie, que j'ai traitée dans le texte précédent « Épistémologie du travail productif »⁹, confusion sous-jacente à celle sur la valeur.

Contrairement à ce que croit (croit au sens religieux) mon bastonneur, le débat durera. Nul n'a le monopole de la détention de la « bonne » interprétation des concepts de Marx. Tant pis si certaines rentes de situation s'effondrent. Dès lors, la violence des coups de bâton aurait-elle plus à voir avec quelque amertume ou jalousie qu'avec un débat intellectuel ?

⁸ L'accusation de MZ que je nierais la baisse tendancielle du taux de profit est hilarante. Voir notamment mon texte « L'impact cumulé des crises sociale et écologique sur le devenir de la croissance : la fin programmée de celle-ci ? », Colloque international Recherche et régulation 2015, Paris, 10-12 juin 2015, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/soutenabilite/fin-croissance-rr.pdf> ; ainsi que « La transition écologique ne peut pas être pensée sans celle vers l'après-capitalisme », Colloque « Transitions écologiques », Cerisy, 30 juin-10 juillet 2015, dans Dominique Bourg, Alain Kaufmann et Dominique Méda (sous la dir. de), *L'Âge de la transition, En route pour la reconversion écologique*, Institut Veblen pour les réformes économiques, Les Petits matins, 2016, p. 75-81, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/soutenabilite/texte-colloque-cerisy.pdf>.

⁹ Je m'inscris dans le cadre des recherches contemporaines qui font de la monnaie une institution sociale dépassant le capitalisme, tout en critiquant radicalement la distorsion que lui font subir nombre de théoriciens institutionnalistes. Voir un texte déjà ancien débattant avec André Orléan : « La valeur, ni en surplomb, ni hors-sol », *Revue de la régulation*, n° 10, 2^e semestre 2011, <http://regulation.revues.org/9483>, repris dans *La richesse, la valeur et l'inestimable* ; et un autre plus récent : « Du travail à la monnaie, essai de perspective sociale de la valeur, Examen critique de la vision autoréférentielle de la valeur et de la monnaie », Colloque « Institutionnalismes monétaires francophones : bilan, perspectives et regards internationaux », Lyon, 1^{er}-3 juin 2016, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/monnaie-valeur.pdf>.